

**FRANÇOIS MAURIAC ET LÁSZLÓ NÉMETH**  
**ANALYSE COMPARATIVE DE *THÉRÈSE DESQUEYROUX***  
**ET DE *UNE POSSÉDÉE***

GYÖRGY TVERDOTA

Institut d'Études Littéraires, Budapest  
Hongrie

Une jeune femme éprouve une répugnance grandissante envers son mari et, pour se débarrasser de lui, elle commet un crime capital qui reste impuni. La femme coupable ne ressent point de remords de conscience, et elle peut compter à cet égard sur la sympathie du lecteur. Voilà le sujet commun des deux romans : *Thérèse Desqueyroux* et *Une Possédée* ; le premier écrit par un auteur français néo-catholique, François Mauriac, le second, par un romancier hongrois protestant, László Németh. La coïncidence thématique, la problématique commune de la relation compliquée de l'homme moderne à la culpabilité, ainsi que les différences fondamentales entre les principes esthétiques qu'ils représentent et les procédés narratologiques dont ils se servent, permettent une analyse comparative des deux œuvres et des deux visions du monde.

**Mots-clés** : analyse thématique, répulsion, culpabilité, absolution, anomalies dans la famille moderne, protection de l'autonomie

Une jeune femme décide de se débarrasser de son mari, dont la proximité physique lui inspire une répugnance grandissante. Elle tente de l'empoisonner, mais son geste criminel est découvert avant d'avoir réussi et le mari a la vie sauve. L'affaire sera étouffée pour ne pas nuire à la carrière politique du père de la jeune femme ni à la réputation de la famille de la victime, si bien que la coupable échappe à une mise en cause judiciaire. Par la suite, elle revient en profondeur sur ce qui s'est passé, mais cette autocritique ne l'amène pas à la conscience de sa culpabilité, aux remords. L'auteur, se conformant à cet état d'esprit de l'empoisonneuse, juge son attitude plus favorablement que celle de sa victime. Ce parti pris de l'auteur a pour effet que l'héroïne peut compter sur une certaine sympathie du lecteur. Il n'est pas difficile de reconnaître d'après ce bref résumé que nous parlons du roman *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac.

La proximité physique de son mari suscite chez une jeune femme un écœurement grandissant. L'homme, dont l'organisme est miné par une pneumonie, veut exercer à tout prix ses « droits » conjugaux dans son lit de souffrance. Sa femme ressent ses avances comme une agression sexuelle et, pour se défendre, elle étouffe

le mari violent avec un oreiller. Le médecin du village l'aide à effacer les traces du crime et elle reste impunie. Elle repasse ultérieurement dans son esprit tout ce qui s'est passé, mais ses réflexions ne suscitent chez elle aucun remords, n'éveillent pas la conscience de sa culpabilité. L'écrivain prend manifestement parti pour la jeune femme contre son époux, victime du meurtre. Par conséquent, la sympathie du lecteur bascule également du côté de l'héroïne. Dans ces quelques phrases nous avons résumé le roman de László Németh, intitulé *Iszony* [répulsion, écœurement, phobie], publié en français sous le titre *Une Possédée*.<sup>1</sup>

Le rapport thématique des deux œuvres est évident, si bien qu'à première vue, nous devons disculper László Németh de l'imitation épigonique de Mauriac, par manque total d'originalité. (Németh a publié son œuvre en 1947, le roman de l'auteur français a été publié en hongrois en 1927, sous le titre *A méregkeverő* [L'empoisonneuse]).<sup>2</sup> On ne peut pas contester l'influence, l'emprunt. Il suffit cependant d'examiner d'un peu plus près le roman hongrois pour constater sa totale indépendance du modèle français.<sup>3</sup> Cela nous permet de nous engager sur une voie positive et de souligner la présence intensive de Mauriac dans la littérature hongroise de 1920 à 1950, afin d'interpréter ensuite la rencontre des deux écrivains dans le domaine de la littérature et plus généralement, de la vie spirituelle.

Il serait difficile de reconstruire plus succinctement la réception hongroise de Mauriac à cette époque qu'en citant un passage de Judit Karafiáth : « Mauriac jouissait d'une popularité sans égale dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres : les traductions hongroises de ses romans se succédaient à un rythme régulier ; en 16 ans, onze volumes ont paru. En outre, les revues catholiques rivalisaient dans la publication de ses articles et essais. Ainsi dans presque tous les numéros de *Jelenkor* nous trouvons les "cartes postales" de Mauriac – ces petits articles ont paru originellement dans la revue néocatholique française, *Temps présents*. »<sup>4</sup> « L'acclimatation de l'exemple français s'est accomplie en peu de temps. Elle a même un peu trop réussi, si l'on en croit György Rónay, lorsqu'il déplore que la littérature catholique moderne hongroise « ait suivi sans réserves l'exemple français, ait même emprunté sans réserves les problèmes français, ait pratiquement créé une littérature française en hongrois, avec des héros français, des aspirations françaises, avec la mystique française et dans un style français. »<sup>5</sup>

László Németh, en revanche, était de confession calviniste, et je ne suis même pas sûr qu'il ait été croyant. Il n'était probablement pas pratiquant non plus, mais cependant très à l'aise dans la tradition culturelle de l'esprit protestant.<sup>6</sup> Comme essayiste et penseur, il se sentait plus proche de l'esprit allemand, même si son orientation tendait à l'universalisme. Il était fasciné par la littérature française moderne, surtout le roman. L'étude la plus approfondie, la plus exigeante de cette période, écrite en hongrois sur Proust, est sortie de son atelier. L'autre prosateur français contemporain qu'il cite le plus fréquemment est évidemment André Gide.

Il est pratiquement exclu que l'art de Mauriac, si populaire en Hongrie, ait pu échapper à l'attention de Németh, critique représentatif de son époque, intellectuel parcourant régulièrement l'horizon intellectuel de l'Europe contemporaine.<sup>7</sup>

Malgré la différence de générations (Mauriac est né en 1885, Németh en 1901),<sup>8</sup> l'écrivain français et son confrère hongrois ont, du point de vue de l'histoire du style, un dénominateur commun : ils se rattachent à l'héritage du réalisme, ils continuent la tradition du grand roman, constituée au cours des deux siècles précédents.

Mais dans ce cadre commun, Németh se distingue par une caractéristique. Je veux parler de sa « grécité », c'est-à-dire de son mythologisme particulier. Pour plusieurs raisons que nous ne pouvons pas détailler ici faute de place, l'auteur hongrois, au moins dans ses deux principaux romans, *Gyász* [paru en français sous le titre *Le Destin de Sophie Kurátor*]<sup>9</sup> et *Une Possédée*, a créé les personnages centraux sur le modèle des personnages féminins des tragédies antiques ou des déesses de la mythologie grecque. Dans la figure de Nelli Kárász de *Une Possédée*, le pendant de Thérèse Desqueyroux, Németh dresse devant nous la réincarnation d'Artémis frappant impitoyablement à mort l'homme qui voulait violer son être chaste (voir la fin misérable du chasseur Actéon guettant la déesse lors de sa baignade).<sup>10</sup> On ne trouve pas ce mythologisme païen, conscient chez Mauriac. L'auteur français n'élève pas la caractéristique psychologique au niveau des mythes. Derrière le rapport de Thérèse et de Bernard ne transparait aucun modèle éternel (sinon l'exemple pris dans les Évangiles du publicain et du pharisien).

Cette grécité n'est pas seulement un trait de caractère particulier de la poétique de la prose de Németh, elle constitue aussi une divergence essentielle par rapport au catholicisme de Mauriac : Németh traite les problèmes de manière « profane », il isole la question de la femme coupable du système chrétien de coordonnées où elle se situe chez l'écrivain français. Cette différence est d'autant plus importante que les débats autour de la religiosité et plus précisément la querelle entre la mère de Nelli, catholique dévote et son mari, calviniste obstiné, accompagne les héros tout au long de l'action et peut donner l'impression d'une interrogation pseudo-religieuse. Chez Németh, ces débats n'ont pas d'intérêt métaphysique, ils servent à la caractérisation morale des personnages.

La différence fondamentale des deux romans est évidente d'emblée. Le roman de Mauriac est laconique, la narration progresse très rapidement. Plus exactement, elle avance et revient en arrière suivant une stratégie narrative complexe, à la suite d'un départ « in medias res ». Les étapes de la vie dans lesquelles nous voyons les héros, se distinguent nettement les unes des autres : 1) Thérèse avant son mariage ; 2) sa vie de femme mariée jusqu'à l'empoisonnement ; 3) la période succinctement récapitulée du procès ; 4) la jeune femme prise au piège de la famille Desqueyroux ; 5) la libération de Thérèse à Paris. Il s'agit en fait de séquen-

ces agencées indépendamment de l'ordre chronologique dans une composition artificielle, à la fois progressive et régressive (selon un schéma simplifié : 3 – 1 – 2 – 4 – 5). En revanche, l'intrigue de *Une Possédée* développe du début au dénouement un processus linéaire suivant l'évolution des rapports entre Nelli Kárász et son mari, Sanyi Takaró. Les antécédents ne figurent pas de façon autonome dans l'action, ils se limitent à une fonction d'éclaircissement. La période qui suit la mort de Sanyi constitue plutôt un appendice joint à l'intrigue principale, minutieusement continue, prolixe, surtout par comparaison avec la narration du *Thérèse Desqueyroux*. La narration du roman de Németh est logiquement faite à la première personne : c'est l'héroïne qui, en commettant le crime, raconte rétrospectivement ce qui s'est passé. Mauriac, en revanche, alterne la partie du narrateur à la première personne et un discours (impersonnel) à la troisième personne, en y intercalant le cas échéant les monologues intérieurs de l'héroïne.

Vue dans cette perspective, la corrélation des deux compositions semble n'être qu'une coïncidence thématique, ce qui en réduirait l'importance à une banalité. Pour trouver un tel thème, Németh n'aurait pas eu besoin de recourir à la prose française. Dans *Anna la Douce* de Kosztolányi, la petite bonne assassine ses patrons sans raison apparente, et on ne trouve chez elle aucune trace de sentiment de culpabilité. De plus, le lecteur – suivant l'indication de l'auteur – reconnaît la véritable victime non pas dans les assassinés, mais dans leur meurtrière, Anna. Seulement, au-delà de la coïncidence thématique, on peut démontrer entre Németh et Mauriac une affinité beaucoup plus étroite et plus profonde.

Le fameux paradoxe selon lequel il n'y a pas de relation humaine plus intime, plus intense que celle de l'assassin à sa victime, est en général simpliste et déformant, mais il est parfaitement pertinent dans le cas des deux œuvres comparées ici. Dans le cas d'un meurtre, un être humain (le meurtrier) décide, dans une mesure absolue, du sort de son semblable (la victime). Si cette décision n'est pas la conséquence de motifs tout à fait extérieurs à la victime (vol, démence, acte gratuit, etc.), et surtout si l'auteur nous fournit une analyse approfondie et détaillée des circonstances du crime (soit en reconstituant le processus menant au meurtre, soit en jugeant ultérieurement l'acte criminel), alors les textes de ce type permettent au lecteur de faire l'expérience de la symbiose bouleversante de l'intimité et la brutalité. Or c'est ce qui se passe aussi bien dans *Thérèse Desqueyroux* que dans *Une Possédée*. Autour de la scène simple et brutale de la tentative d'empoisonnement comme de l'étouffement, Mauriac et Németh tissent un réseau complexe de causes et d'effets. Et ce sont précisément les mailles les plus importantes de ce filet qui correspondent dans les deux romans, ainsi que d'autres nœuds non moins dignes de notre intérêt. La relation particulièrement intime de l'assassin et de sa victime constitue le noyau des romans comparés. Les images jumelles de cette relation élèvent le rapport de Mauriac et de Németh au-dessus de la banalité d'un parallélisme purement thématique.

Voyons les points où la relation assassin-victime se recoupe dans les deux œuvres. Le fait que les événements évoluent au sein d'un couple marié assure d'emblée la haute intimité de l'arrière-plan de l'acte criminel. Le lien conjugal place le dynamisme de l'amour et de la passion au premier plan des affections et des points de cohésion ou de discorde entre les deux parties. Seulement, l'amour en tant qu'attirance initiale des partenaires est conjugué au passé au cours des années de mariage, et même s'il subsiste plus longtemps entre les époux, il subit inévitablement des transformations considérables. Il doit se mesurer aux difficultés du quotidien. Celui qui aime doit faire face aux faiblesses du partenaire, aux infirmités cachées de l'autre, lutter contre les déceptions de la vie commune.

Or entre Thérèse et Bernard, Nelli et Sanyi il serait difficile de parler d'une passion initiale partagée, donc leur aptitude à la vie commune a été minée, leur mariage n'a fait ses preuves qu'avec peine. Dans les deux romans, la répugnance se développe unilatéralement chez les femmes. Ce sont elles qui cherchent une issue au piège du mariage. Dans les situations de ce type, le mauvais compromis de l'adultère s'impose comme solution, mais Mauriac et Németh écartent l'un comme l'autre cette solution flaubertienne et tolstoïenne. La grossesse avancée de Thérèse la met à l'abri d'un flirt avec le jeune Azévédó aussi bien que le départ précipité du jeune homme pour Paris. En ce qui concerne Nelli, on peut dire – pour plus de simplicité – que c'est son caractère « chaste », ou si l'on préfère, sa frigidité qui la protège de cette variante de révolte contre le mariage.

Qui dit mariage, dit famille. Ceux qui fondent ensemble une nouvelle famille, quittent leur famille d'origine. Ils conservent leurs relations avec leurs parents, grands-parents et autres membres de leur famille, mais doivent les accorder aux nouvelles relations établies avec la famille de leur époux. Il faut établir et maintenir les formes de communication entre les deux familles d'origine. Cela concerne également les rapports personnels, au-delà de la famille. Sanyi essaie de faire accepter ses amis par Nelli, et Bernard est obligé de présenter sa femme « en disgrâce » à son futur beau-frère. Même en restant sur le terrain des relations interpersonnelles, quantité de conflits possibles menacent leur vie familiale. Pour les régler, les neutraliser, il faut des deux côtés beaucoup de diplomatie, de discrétion, d'habileté. Et on n'a pas encore pris en considération les différences de mode de vie, les circonstances antérieures des époux, l'acceptation réciproque d'anciennes habitudes ou leur abandon, l'équilibre des différences culturelles ou confessionnelles. Pour terminer, il s'agit dans les deux romans de familles de propriétaires terriens, l'établissement du régime communautaire des jeunes mariés n'est pas le dernier problème à résoudre pour les Desqueyroux et pour les Takaró. Le risque de conflit y est grand et leur arrangement est de première importance.

Dans le roman de Mauriac, la jeune femme doit vivre dès le début dans la maison des Desqueyroux, elle doit s'adapter à leur mode de vie, et si elle s'attache à ses différences, (par exemple elle ne renonce pas à l'usage du tabac, elle tient à

sa façon de parler jugée frivole et ironique par son entourage), alors elle s'expose à l'indignation de sa belle-famille. Thérèse doit très vite constater qu'une grande entente familiale s'est formée face à elle, tolérant provisoirement à sa manière ses menues déviances, mais où son mari ne prend pas parti pour elle.

La situation de Nelli au moment où elle commet le meurtre est semblable à celle de Thérèse, mais les différences ne sont pas moins importantes. Dans les premiers chapitres de *Une Possédée* nous découvrons la vie de la jeune fille à la ferme, et l'entourage qui lui assure équilibre et satisfaction. Les avances de Sanyi menacent cet équilibre. Nelli se réfugie chez l'une de ses tantes, ce qui permet à l'auteur de présenter une alternative à la situation où la jeune femme est contrainte par le mariage. Mais aux premiers temps de leur mariage Sanyi s'installe à la ferme de ses beaux-parents, ce qui est encore plus supportable pour Nelli qui ne tolère pas les contraintes éprouvées dans la maison Takaró et dans la « vie sociale » du village. L'analogie exacte entre la situation de Thérèse et de Nelli se borne donc à la période villageoise de la vie de la femme de Sanyi et de Bernard. Les analogies et les interférences enrichissent la problématique relative à la constitution d'une nouvelle famille, commune dans les deux romans.

Je ne citerai à titre d'exemple que la tension entre belle-mère et belle-fille et la relation des enfants à leurs parents. Németh connaissait manifestement d'autres romans de Mauriac que celui dont il est question ici. Si on considère la dépendance de Sanyi par rapport à sa mère et la tension entre Nelli et sa belle-mère, on reconnaît l'influence que la terrible caricature de *Génitrix* exerce sur le roman de Németh. L'auteur hongrois établit l'antipode symétrique du conflit belle-mère – belle-fille dans la chronique des débats entre Sanyi et la mère de Nelli. Les parallèles à ce dernier conflit se trouvent plutôt dans *Le Nœud de vipères*. Le remarquable portrait de madame Kárász, catholique dévote, nous permet d'apparenter le roman hongrois à *La Pharisienne* de Mauriac.

Parmi les difficultés de la vie en famille, une question de détail ressort en particulier. Dans les deux œuvres un membre de la nouvelle famille, fruit de l'union des époux, synthétise leurs caractères tellement différents. Au moment des deux meurtres une fillette d'âge mineur constitue un lien biologique indestructible entre la meurtrière et sa victime. D'une part, le recours au personnage de l'enfant permet aux auteurs de donner la mesure de la tension entre les conjoints. La rage des deux héroïnes est si forte que même l'existence d'un enfant commun ne peut retenir leur main criminelle. Ce n'est pas un hasard si ce sont les personnages centraux féminins qui témoignent d'une étonnante indifférence à l'égard de la vie issue de leurs entrailles, indifférence qui défie la sensibilité morale du lecteur. D'autre part, l'état de grossesse des femmes permet aux auteurs de déployer leur remarquable capacité d'analyse psychologique, de démontrer l'effet exercé sur la future mère par l'embryon qu'elle porte en son sein, et sur le futur père qui attend

la naissance de l'héritier des biens familiaux. Les manipulations abjectes des parents et des ascendants avec la nouvelle vie donnent ainsi une bonne occasion à Mauriac et à Németh de faire une critique acerbe de la famille bourgeoise.

On peut voir dans ce qui précède (même nous n'avons pu donner que le cadre des lieux parallèles dans les deux romans) que la parenté entre Mauriac et Németh dépasse largement le niveau purement thématique, et atteint celui d'un parallélisme de visions du monde. Cependant, l'essentiel est le noyau commun, où les analogies concrètes trouvent leur point de départ. Et le noyau commun des deux œuvres consiste en ce que le destin a réuni un être faible et un être fort et les a contraint à vivre ensemble. Le meurtre, dans les deux cas, n'est que la manifestation catastrophique de l'échec de cette coexistence forcée et en même temps impossible.

Le meurtre s'effectue dans les deux œuvres sous une forme non-classique. Dans le cas de Nelli Kárász, il n'est pas difficile de reconnaître que l'héroïne a agi dans une situation de panique. Son acte n'est problématique que parce que même la répugnance la plus justifiée de la vie conjugale n'autorise en rien l'extermination du partenaire sexuel. La réaction défensive de Nelli est justifiée, mais l'intensité en est exagérée. Et même cette exagération trouve une circonstance atténuante : elle a connu son mari avec une forte constitution et lorsqu'elle se défend, elle ne compte pas avec l'insuffisance cardiaque due à la maladie de Sanyi.

Le cas de Thérèse est plus compliqué, puisque chez elle on peut constater la préméditation, la détermination, la persévérance nécessaires pour commettre un empoisonnement, la dissimulation et une impitoyable insensibilité à l'égard des souffrances d'autrui, autant de critères classiques du meurtre. Mais on peut dire au sens figuré qu'elle aussi a agi sous l'emprise de la panique, c'est-à-dire dans un état presque pathologique, anormal, où se mêlent naïveté et désespoir. Les deux meurtres s'accomplissent dans des conditions particulières qui permettent de les dissimuler. Le village et la parenté savaient que Sanyi était malade, obligé de garder le lit, et si son état n'a pas été jugé critique, sa mort pouvait aisément trouver une explication naturelle. Le projet de meurtre de Thérèse se fonde précisément sur les symptômes de son mari, connus de tous, et les médicaments qu'il prend pour y remédier. En cas de « réussite », la mort de Bernard aurait pu être imputée à son mal et non pas aux remèdes.

La parenté des deux œuvres repose sur la chronique des dissensions entre l'homme et la femme, parfois ouvertes, parfois dissimulées, précédant l'explosion des émotions meurtrières. Dans ces disputes, ce sont les héroïnes qui s'avèrent supérieures. Aux yeux du monde, les deux maris sont au moins les égaux de leurs femmes sur le plan intellectuel. Ils ne leur cèdent ni en éducation, ni en expérience. Dans la famille bourgeoise la distribution des rôles est favorable à l'homme. Ce sont uniquement les femmes (et les lecteurs, témoins initiés par les

narrateurs) qui voient leur mari sans illusions, avec plus de réalisme que leurs parents pleins de préjugés en leur faveur, et que leur entourage. Le lieu donc où se manifestent les différences de valeur entre hommes et femmes est la dimension du savoir secret des femmes (sur leur mari). Thérèse et Nelli réalisent leur supériorité par rapport à Bernard et Sanyi dans la suite de leurs réflexions, souvent intérieures, non-manifestées ou à peine articulées.

Les deux jeunes femmes déchiffrent très vite leurs partenaires, tandis que Bernard et Sanyi n'éprouvent même pas le besoin de comparer le comportement, les besoins véritables de leurs épouses avec les stéréotypes, les lieux communs, qu'ils ont formés sur le sexe féminin. Comme ils raisonnent selon des clichés, ils ne parviendraient probablement pas à mieux comprendre leurs compagnes. Les femmes, pour leur part, dénoncent les manœuvres mesquines, les mystifications par lesquelles leurs maris tentent de dissimuler leurs faiblesses. Bernard ne se doute absolument pas que Thérèse le soumet sans arrêt à un examen dont les résultats ne sont guère brillants. Nelli, en revanche, informe Sanyi de ses échecs, à plusieurs reprises et sans pitié, mais il parvient jusqu'au dernier moment à échapper à la nécessité d'avouer ces échecs. Il trouve toujours un subterfuge pour reculer le moment d'affronter la réalité des conséquences néfastes de leur relation.

Mais les personnages féminins ne mettent pas que l'attitude de leurs maris en question. Elles l'emportent aussi sur leurs partenaires dans le domaine de la connaissance de soi. Elles jettent sur leur vie intérieure la même lumière impitoyable que sur l'attitude des autres. C'est cette détermination dans l'autocritique qui les autorise à juger également leurs époux. Le thème principal des deux romans est donc la différence de niveaux infranchissable entre les femmes qui disposent d'un degré supérieur de connaissance des autres et de soi, et les maris qui agissent machinalement dans un univers de stéréotypes, d'idées préconçues. La famille en tant qu'entreprise commune les oblige à recourir l'un à l'autre, tandis que cette différence irréductible les isole inéluctablement les uns des autres. Nous pouvons illustrer la communauté thématique des deux romans en citant l'oraison d'un poète hongrois contemporain : « Hélas, le chemin de l'âme à l'âme ! » C'est ce chemin qui se révèle impraticable aussi bien entre Thérèse et Bernard qu'entre Nelli et Sanyi.

La plus grave erreur des maris, la véritable origine des conséquences fatales, est qu'ils ne reconnaissent ni ne respectent le droit de leurs épouses à la solitude, à la prise de décision autonome, ils ne leur permettent pas de vivre selon leur nature. Ils ne respectent donc pas l'univers propre de l'être souverain qui vit auprès d'eux. Ils laissent libre cours à leur tendance à incorporer l'autre, à terrasser le plus faible, à exploiter sans retenue leurs partenaires, proie de leur désir. Cela veut dire que la différence de niveau intellectuel s'étend à l'ensemble des comportements moraux. Vulgarité, étroitesse d'esprit, faiblesse de caractère du côté mascu-

lin – horizon plus large, sensibilité, caractère fort du côté féminin. L’encerclement total des figures féminines, l’incontestable prestige social des maris, et en conséquence, l’abus immodéré de leur force, l’insolubilité des tensions interpersonnelles, l’impossibilité de s’expliquer rassemblent chez les héroïnes une force dévastatrice qui les transforme en furies. Le conflit ne peut se résoudre que par une catastrophe, soit un suicide, soit un meurtre.

László Németh, ce génie de la mauvaise foi, se charge avec enthousiasme de transmettre la vision que Nelli a de l’homme, vision froide, pénétrante, implacable. Dans le processus de rétrospection de la jeune femme, nous pouvons étudier le tableau pathologique complet des fautes, des manœuvres minables, de l’hypocrisie, des tromperies mesquines du mari, Sándor Takaró, cet homme essentiellement médiocre, bienveillant, mais faible. Mais la narratrice ne se ménage pas non plus elle-même dans son diagnostic. Elle brosse l’autoportrait d’une femme frigide devenue hystérique. Elle trouve aussi d’autres sujets qui lui permettent de mettre en valeur aux yeux du lecteur ses extraordinaires capacités de lire et interpréter le langage non-verbal des gestes et de la mimique des autres. Elle pénètre jusqu’au fond du cœur de sa mère, la pharisienne ... Elle déchiffre avec virtuosité les gestes, les démarches rusées des amis vulgaires de son mari qui lui font la cour. Cette passion de démasquer n’épargne que quelques personnages du roman : le père silencieux et résigné de l’héroïne, son beau-père, vieux paysan gravement malade, sa tante restée vieille fille. Enfin, la langue de Nelli s’apitoie également sur sa belle-mère avant la mort de cette dernière. Németh fait un rapport extrêmement conséquent, homogène, dense du processus aboutissant au meurtre, et ce faisant il dépasse sans doute la caractéristique psychologique que Mauriac donne de Thérèse. On peut en tout cas reprocher à l’écrivain français des lacunes dans la cohérence de l’image qu’il donne du personnage central.

Mais cette critique n’est légitime que dans son rapport à László Németh, et si on reste dans la logique du roman de Mauriac, ces reproches sont pédantesques et injustes. L’auteur français, contrairement à ce qui se passe dans le roman de Németh, ne se contente pas de donner la chronique du processus menant à la tentative d’assassinat, il passe relativement vite sur les détails où Németh s’attarde longuement, pour arriver à la partie la plus mémorable du roman qui relate la vengeance de la famille Desqueyroux sur la jeune femme coupable. Thérèse, victime de ces gens dépourvus d’imagination, hypocrites, cyniques – ces pages compensent le manque de minutie dans l’analyse du comportement de l’héroïne à l’étape de la préparation du meurtre. La fuite de Thérèse et sa conversation avec son mari à Paris ouvre une dimension passionnante qui fait défaut chez Németh. Mauriac pose les problèmes de façon plus complexe que Németh, et son roman, à la composition plus large, est par conséquent moins élaboré dans les détails. Le parallélisme direct des deux romans se borne donc au processus de la maturation du

meurtre, parallélisme où Mauriac est relativement laconique, et où Németh excelle dans la rédaction de l'encyclopédie d'une connaissance de l'homme accusatrice et de mauvaise foi.

Il faut enfin brièvement revenir sur l'interférence très instructive du rôle respectif de l'inspiration religieuse dans les deux romans. Contrairement à la dévotion profonde de sa mère, Nelli témoigne une assez grande indifférence aux questions de la foi et de l'exercice du culte. Elle puise sa foi, s'il y a lieu d'en parler à son sujet, dans une sorte de panthéisme. L'attitude des représentants des Églises catholique et calviniste l'irritent plutôt. La jeune femme semble à cet égard le porte-parole de l'opinion de l'auteur. L'intérêt de Németh se porte sur la place de l'homme dans le monde immanent. Ce sont les relations entre les êtres humains qui le préoccupent et plus particulièrement – on l'a déjà dit – le blocage du chemin d'une âme à une autre. Nelli, la femme coupable sera-t-elle sauvée ou damnée? Cette question n'est pas posée dans le roman ni directement, ni indirectement. Elle est remplacée par cette autre question : Nelli retrouve-t-elle le chemin de retour dans la communauté humaine? Ou plus précisément : peut-elle choisir la voie sur laquelle elle aura la chance de déployer ses capacités et de réaliser son meilleur moi?

Curieusement Mauriac, chez qui, on le sait, les événements capitaux du monde représenté s'intègrent dans un système de coordonnées du péché, de la grâce, de l'amour et de la conversion, n'a pas empêché Németh de suivre le même chemin que lui pendant un certain temps. Dans *Thérèse Desqueyroux* on ne trouve pas de thèses simplifiées du catéchisme, les points de vue religieux ne sont pas mis à tout prix au premier plan au cours de la narration. Lorsque l'auteur distingue la pécheresse et le pharisien en opposant Thérèse à Bernard, et lorsqu'il donne plus de chances de rédemption à la pécheresse qu'au pharisien, alors Németh peut accepter purement et simplement ce dualisme. L'unique différence (certes fondamentale en soi) entre les deux positions est que l'auteur hongrois ne projette pas derrière Nelli et Sanyi l'exemple pris dans les Évangiles (pécheresse-pharisien), mais le modèle « païen » déjà évoqué ci-dessus, d'Artémis et d'Actéon. L'analogie et l'interférence entre l'écrivain hongrois protestant, vouant un culte à l'Antiquité grecque et l'auteur français néo-catholique, semble justifier la critique de Gide sur Mauriac : De même que Gide, Németh, l'auteur de *La Possédée* a pu s'appuyer lui aussi sur les résultats, non pas de Mauriac le catholique, mais plutôt de Mauriac l'esthète, sans pour autant que l'esprit néo-catholique de l'écrivain français ait pu faire obstacle à son travail créateur.

## Notes

1. László Németh : *Une possédée* [traduit du Hongrois par P. E. Régnier, C. Nagy et L. Gara, Préface de Jules Illyés] Gallimard, Paris, 1963.
2. François Mauriac : *A méregkeverő* [Bevezette Strém Géza], Révai Testvérek Irodalmi Intézet, Budapest, 1927.
3. Sándor Olasz : Nyugat-európai minták Németh László regényszemléletében [Modèles occidentaux des romans de László Németh], in : *Az író rejtettebb birtokán, Írások Németh Lászlóról* [textes réunis par István Bakonyi], Németh László és Vörösmarty Társaság, Székesfehérvár, 1992, 195–201. [L'unique essai en hongrois, mettant en parallèle les deux romans].
4. Judit Karafiáth : Alexandre Eckhardt et la renaissance catholique française, *Cahiers d'Études Hongroises*, 3/1991, 111–115.
5. Judit Karafiáth : Eckhardt Sándor és a XX. századi francia katolikus irodalom [Sándor Eckhardt et la littérature catholique française au XX<sup>e</sup> siècle] *Vigilia*, 1991, N° 3. 203–207. ; un bon nombre d'essais et d'articles, publiés en Hongrie, traitent la question du néo-catholicisme et plus particulièrement le problème de la culpabilité chez Mauriac. Il suffit de citer un livre qui contient des extraits pris dans les mémoires et les écrits confessionnels de l'écrivain : *Mauriac önmagáról* [Mauriac par soi-même], [textes choisis et préface par Ferenc Szabó], Rome, 1987, 181.
6. László Kósa : Németh László protestantizmusa [Le protestantisme de László Németh], in : *A mindentudás igézete (Tanulmányok Németh Lászlóról)*, [textes réunis par Mihály Szegedy-Maszák], Magvető, Budapest, 1985, 119–141. ; Ferenc Szabó : Németh László hite [La foi de László Németh], in : *Az író rejtettebb birtokán, Írások Németh Lászlóról* [textes réunis par István Bakonyi], Németh László és Vörösmarty Társaság, Székesfehérvár, 1992, 20–35.
7. György Tverdota : Le rôle du roman français contemporain dans l'établissement des canons critiques de la littérature hongroise (1919–1940), in : *La réception du roman français contemporain dans l'Europe de l'entre-deux-guerres* [textes réunis par Anne-Rachel Hermetet], Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, Lille, 2001, 55–67.
8. Quelques essais en français sur László Németh : Bertrand Boiron : Le personnage du « revenant » dans *Miséricorde* de László Németh (1901-1975), in : *Écrire le voyage* [textes réunis par György Tverdota], Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1994, 247–252. ; Bertrand Boiron : László Németh (1901–1975) entre morale et littérature, *Cahiers d'Études Hongroises*, 10/2002, 195–202. ; György Tverdota : La « fraternité de lait » des peuples d'Europe Centrale dans le récit *Voyage en Roumanie* (1935) de László Németh [*Actes du colloque Voyage dans les confins*, publiés dans la revue *Cultures d'Europe Centrale* – en préparation].
9. László Németh : Le destin de Sophie Kurátor [traduit par Chantal Philippe, préface de Bertrand Boiron], in *Fine*, Paris, 1993.
10. La question du mythologisme dans la littérature hongroise des années trente et quarante est traitée dans la communication de György Tverdota : Il faut être absolument grec!, in : *Methods for the Study of Literature as Cultural Memory* [edited by Raymond Vervliet and Annemarie Estor], Volume 6 of the *Proceedings of the XVth Congress of the International Comparative Literature Association, Literature as Cultural Memory*, Amsterdam – Atlanta, GA 2000, 369–376.

